

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 AOUT 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notes d'un touriste à Chicago, par Arthur Plante.—Chambly illustré, par J. St.-E.—Carnet mondain.—Poésie : Hommage à M. Benjamin Sulte, par Albert Ferland.—L'enseignement et comment il fait vivre, par Hermine Lantôt.—Le pardon, par Mathias Filion.—M. L. V. Gadbois et l'hon. Dr Marcell, par J. O. Lamert.—Poésie : Sonnet aux étoiles, par Maurice Clairouin.—Le liseur de pensées, par Roger Milès.—Faits scientifiques.—Quand ces dames seront électeurs, par Alfred Capus.—Lea idées de ma vieille tante.—Propos du docteur.—Notes et faits, par le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres. Feuilletons.—Enigme.—Problèmes de Dames et d'échecs.

GRAVURES.—La revue du 14 juillet à Paris : Arrivée du général Saussier et de son état-major.—Événements du Siam : L'avis français, le *Lutin*, devant le consulat de France, à Bangkok ; L'île fortifiée d'où l'on a tiré sur les navires français et la pagode de Chedi-Pak-nam.—Portrait de M. Develle.—A travers le Canada : Quelques vues de Chambly : Le monument Salaberry ; L'église St-Joseph ; M. Lajeunesse ; Le fort Chambly ; Résidence de M. le maire Willet.—L'homme à vapeur.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## AUX PHOTOGRAPHES ET AMATEURS PHOTOGRAPHES

Nous invitons cordialement messieurs les photographes praticants et les amateurs-photographes, désireux de faire connaître notre pays, à nous expédier des photographies des lieux où ils résident ainsi que des endroits pittoresques de notre magnifique province. Nous rembourserons le port des photographies et nous les retournerons à l'auteur aussitôt photogravées, si on le désire.

De cette manière, chacun pourra contribuer à faire connaître les beautés de notre chère province, et ainsi faire œuvre patriotique.

## ENTRE-NOUS



DANS le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, M. Augustin Lellis nous a raconté l'histoire lamentable de Jean-Marie de la Bressouillière.

Je n'avais jamais entendu plus parler de ce pauvre de la Bressouillière que de M.

Lellis, mais je n'en suis pas moins navré d'avoir lu les deux colonnes consacrées à un oublié de l'histoire, oublié pour bien des raisons.

Ce Bressouillière, chargé par le roi d'une mission près du comte de Frontenac, se serait amusé

à faire la noce près de Trois-Rivières au lieu de s'occuper de ses affaires ; c'est, du moins, ce que M. Lellis nous raconte et, c'est en se balladant dans la campagne qu'il aurait fait la rencontre d'une bergère, pour laquelle il se prit "d'un amour inextinguible."

Cet "amour inextinguible" pour une gardeuse de brebis me fait rêver au temps où les rois épousaient les bergères.

Quoi qu'il en soit, l'*inextinguibilité* (!!!) de son amour était poussée à tel point, qu'il demanda la main de Georgine "au père et à la mère, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles."

Quant à la bergère, qui avait sans doute lu beaucoup de contes de fées, on ne dit rien de son étonnement, mais je suppose qu'elle dut répondre, comme la *Belle au Bois Dormant*, au prince charmant :

—C'est vous, prince, vous vous êtes fait bien attendre.

Ils se marièrent donc, et j'étais très content d'en arriver à ce point du récit, qui n'avait rien de bien extraordinaire, sauf le style ; j'allais donc retourner la page, en quête d'autre chose de plus neuf, en murmurant : "Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants," quand la ligne suivante attira mon attention ;

"Mésalliance qui devait produire tant de fruits regrettables !"

Ah ! diable, Perreault finissait mieux ses contes et ne faisait pas plus de cas de la mésalliance qu'un poissin d'une pomme.

Et je voulus savoir ce qu'il advint de ce pauvre Bressouillière, qui avait eu le tort d'épouser une jeune fille honnête, mais pauvre.

Je laisse la parole à M. Lellis :

"Enivré de la satisfaction de son désir, Jean-Marie négligea de se rendre à Montréal auprès du gouverneur-général, et mérita, par ce manque de soumission et de loyauté, la disgrâce du roi, qui l'abandonna à lui-même.

"Ne désirant rien que la vie avec sa bien-aimée, il sembla s'en consoler assez facilement, et se retira sur un coin de terre pour y gagner sa vie à la sueur de son front. Mais il tomba bientôt dans une grande tristesse et dans le découragement.

"Accoutumée à la pauvreté, sa femme ne se plaignit pas des privations, mais en vain combla-t-elle son époux de tendresses et de soins ; elle n'avait pas le pouvoir de réveiller son énergie et son espoir.

"Ils eurent quatre fils et trois filles, à l'exception d'un seul garçon, tous difformes et tous idiots, avec des goûtes énormes et un langage incompréhensible. Et ces pauvres êtres qui labouraient le sol, semaient et récoltaient les grains, se battaient comme des animaux, quand ils n'avaient pas envie de travailler, et mangeaient dans un auge.

"Était-ce une punition de Dieu ?"

Non, M. Lellis, ce n'était pas une punition de Dieu, mais c'est une blague monumentale que vous nous contez là, punition que nul de nous n'a méritée.

Si, toutefois, des lectrices du MONDE ILLUSTRÉ y ajoutaient foi, ah ! mesdemoiselles, n'épousez jamais un jeune homme de noble origine, car il naîtrait certainement de votre union "des fils et des filles, à l'exception d'un seul garçon, tous difformes et idiots, avec des goûtes, etc., etc."

Ah ! mon Dieu ! Tout cela pour s'être mésallié.

M. Lellis, je ne vous connais pas, mais je vous prie de croire que ce que vous appelez des mésalliances de ce genre existent en grand nombre au Canada, et je pourrai vous citer des centaines de rejetons de familles, tout aussi nobles que celle de votre La Bressouillière,—dont l'existence n'est pas prouvée,—qui se sont mariés avec des jeunes filles aussi charmantes que pauvres et dont les enfants ne sont ni difformes ni idiots. Ces enfants parlent et écrivent même un langage plus compréhensible que le vôtre.

Et vous ajoutez, sans vergogne :

"De cette noble souche, il ne demeurerait, il y a quelques années, qu'une bien vieille célibataire qui me disait, en me montrant ses vêtements toujours propres :

"—Savez-vous pourquoi je ne porte jamais de

robes déchirées ?... C'est parce que je suis de la noblesse, voyez-vous."

Ceci, monsieur, est encore une fumisterie de mauvais goût et une insulte faite gratuitement aux Canadiennes.

La vieille que vous faites parler ainsi n'a jamais existé que dans votre cerveau malade.

Les Canadiennes non nobles sont propres et savent raccommoquer leurs robes qu'elles ne portent jamais déchirées.

Je ne sais quel monde vous fréquentez, mais à coup sûr, ce n'est pas le plus convenable et c'est celui que les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ne connaissent pas.

\* \* Mesdemoiselles, tenez-vous sur vos gardes, car il est de par le monde un tas de bonshommes dont l'occupation semble consister à dire du mal de vous.

Tenez, par exemple, voici qu'un savant—un Allemand, par bonheur—vient affirmer gravement que les moustaches deviennent de beaucoup plus communes chez le beau sexe que par le passé.

A Constantinople, dit-il, deux femmes sur dix ont la lèvre supérieure ombrée par cet ornement (?) qui n'appartient guère qu'au sexe laid.

A Madrid, même constatation.

Un médecin américain dit qu'à Philadelphie trois femmes sur cent ont des moustaches, mais qu'un beaucoup plus grand nombre se les enlèvent avec des pâtes épilatoires.

Et l'Allemand conclut en disant que, dans quelques générations, toutes les femmes seront barbues. Ce teuton est encore un fumiste.

\* \* Si encore la barbe avait autant de valeur qu'autrefois, les jeunes filles pourraient s'en consoler, car elle leur constituerait une véritable dot, ce qui n'est pas à dédaigner quand on veut trouver un de ces coquins d'épouseurs qui ne cherchent que les gros sous.

Un auteur dit, en effet, que jadis—oh ! il y a bien longtemps—la barbe avait autant de valeur que l'or et les diamants. "Un moyen sûr de se procurer de l'argent était d'emprunter sur sa barbe ou sur sa moustache, comme le fit le grand Albuquerque. Une telle hypothèque offerte aux prêteurs les plus intraitables faisait sur eux l'effet d'un talisman. Ah ! pourquoi sa vertu n'est-elle plus la même aujourd'hui ? Ces maudits barbiers ont tout gâté. Ce sont eux, sans doute, qui, pour engager tout le monde à se faire raser, ont inventé le dicton : *Prêter sur la barbe d'un capucin*, c'est-à-dire prêter sans garantie ; mais les barbiers passeront et la barbe restera."

C'est peut-être vrai, mais prêterait-on encore sur la barbe ? Je connais beaucoup de personnes qui sont très intéressées dans cette question.

\* \* Si j'étais poète je choiserais ce temps de fin août pour chanter le départ... des marigouins, mouches noires, frappe d'abord et autres insectes que Phébus fait arriver en juin, au grand désespoir des honnêtes gens en villégiature.

On a fait des vers sur le départ des hirondelles et des cigognes, oiseaux aimés, que n'en fait-on sur la disparition momentanée mais non regrettée de ces suceurs à qui Satan n'a donné des ailes que pour mieux voler notre sang.

\* \* Si j'étais poète, je chanterais l'exploit récent d'un sous-officier allemand.

Le dit bas-officier vient d'infliger trois jours de prison à un pauvre diable de tourlourou "pour avoir insulté un cheval royal."

Le malheureux—le soldat, pas le cheval—dans un moment d'impatience, avait eu l'inconvenance de traiter sa monture de "cochon d'animal !"

Le mot certainement n'aurait pas été de mise dans un salon, pas plus que celui de Cambonne, mais à la caserne on n'est généralement pas aussi collet monté.

N'importe, ne trouvez-vous pas que c'est là un petit tableau de genre digne d'être mis en alexandrins ?